

je me le suis greffé sur le dos, et je suis revenu au pays.

Et voilà comment, mesdames et messieurs, vous avez devant vous en nos deux personnes qui n'en font qu'une, un véritable type *Canadien-Français*, qui revient au pays pour lui apprendre ce qu'il faut pour faire de justes, bons et sincères patrons, aimés et respectés par de laborieux et dévoués ouvriers.

Croyez le, mon ami et moi, pouvons encore faire souche au pays, et avant longtemps les vrais *Canadiens-Français* seront de plus en plus fiers de pouvoir crier :

VIVE LE CANADA !

Pour rapport conforme,

PAPA-NOÛ.

FABLE EXPRES.

LA MÈRE AUX ANES.

Quelques gamins, un jour de fête
Riaient de tout pour s'amuser ;
Pour peu qu'un tour leur vint en tête,
Vite, ils voulaient l'organiser.

Ces chers petits aimaient à rire,
On peut le faire et c'est permis ;
Mais il faut je tiens à le dire,
Choisir au mieux son vis-à-vis.

Ils riaient donc, quand, par fortune,
En traversant bois et forêts
Ils virent une payse brune
Qui faisait patte.....des baudets,

Soudain cette troupe de crânes
Hasarda ces mots peu séants :
Bonjour, bonjour, la mère aux ânes.
La bonne femme à ces accents,
Gaîment répondit aux profanes :
Bonjour, bonjour, mes chers enfants.

MORALE.

Qui juge trop sur l'apparence
Peut se tromper plus qu'il ne pense ;
Car très souvent sous tel bonnet,
Se trouve plus qu'il ne paraît.

E. ALCAN.

REMERCIEMENTS.

Nous avons reçu, et recevons chaque jour de charmantes lettres de nos lecteurs et lectrices. Dans plusieurs de ces lettres nous trouvons de délicieux problèmes algébriques, qui nous sont gracieusement envoyés à titre de concours.

Nous remercions bien sincèrement ceux de nos lecteurs qui pensent ainsi à nous.

Si nous n'avons publiés ces problèmes, c'est qu'ils nous paraissent trop sérieux et trop avancés.

Il ne faut pas oublier que notre petit journal, comme son titre le dit, est adressé aux classes laborieuses. Or, nous doutons que ces problèmes puissent être résolus par d'autres que des lecteurs habitués aux chiffres.

Néanmoins, en remerciant qui de droit, nous osons solliciter de nos lecteurs leur concours en cette occurrence.

Tout problème portant soit sur un jeu de mot convenable, soit quelque chose, genre devinette, sera le bienvenu et publié dans nos colonnes.

Nos lecteurs n'ont pas été non plus sans s'apercevoir que notre journal ne se vend pas, de plus nous donnons chaque semaine un présent de plus d'une piastre. Indubitablement on doit se dire : le petit journal ne se vend pas, il donne un présent chaque semaine, il n'a pas d'annonceurs, quel est son but ?

Qui le soutient, le fait vivre ?

Nous devons la naissance et la vie à *L'Etendard*,

et profiterons de cette occasion, pour remercier notre père, de toute sa générosité. Notre but : vous le devinez, lecteurs, c'est de donner une saine lecture à l'ouvrier, de défendre ses intérêts, de l'aider dans la mesure de nos forces.

Un moyen que nous avons employé, réussit un peu ; c'est le présent hebdomadaire. Nous avouons, cependant, que vu nos ressources qui sont nulles, si petites que soient les dépenses, nous nous en apercevons.

Humblement, nous solliciterons, pour les pauvres ouvriers, nos lecteurs,

LES RICHES

de faire choix dans leur mille et un rien, de quelques petites choses, soit chromos, cadres, albums, etc., etc., dont, bien entendu, nous demanderons qu'on nous fasse présent.

Chaque semaine, au lieu d'une devinette, nous en mettrons deux, trois, et plus s'il le faut, chaque réponse juste (et tirée au sort), méritera un présent.

C'est donc la collaboration des gens aisés et instruits que nous demandons, pour forcer à lire et s'instruire les ouvriers pauvres et ignorants. Forts de notre intention, nous remercions d'avance les généreux donateurs de la bonne œuvre qu'ils vont faire.

En outre, nous présentons nos excuses à nos lecteurs pour les nombreuses fautes typographiques qui se glissent dans nos colonnes. Il ne faut pas oublier que notre petit comité travaille chacun dans son état le jour, et écrit le soir seulement pour ses frères les ouvriers.

A tous nos lecteurs et amis, nos plus sincères remerciements.

Les Plaisanteries de l'Atelier.

—Un affreux sacripan est condamné à la peine capitale. Le président lit le texte de la loi :

—Tout condamné à mort aura la tête tranchée.

—Comment se récrie l'autre, on me la coupera par tranches ?

Le président, avec bonté :

—Mais non, mon cher ami, on vous la coupera d'un seul coup.

Le condamné avec effusion :

—A la bonne heure, mon magistrat ! Vous me rendez la vie !

—Navet et Gavroche passe devant un grand restaurant. Collé à l'un des soupiraux de la cuisine, un pauvre diable semble aspirer avidement les émanations de celle-ci.

Gavroche, à son compagnon :

—Ohé ! Navet, c'monsieur qui dîne du nez !

—En police correctionnelle :

—Prévenu, quel est votre état ?

—Un peu fiévreux, mon président ; j'ai pas fermé l'œil de la nuit. C'est égal, j'vous en remercie pas moins !

—Un parvenu qui a tous les nobles instincts, a résolu de protéger les arts en se composant une collection des ouvrages les plus remarquables. Il se rend chez un jeune sculpteur qui lui a été recommandé, et examine en connaisseur une statuette que celui-ci lui présente.

—Que pensez-vous de cette terre cuite ? lui demande l'artiste.

—Elle est charmante dit le parvenu ; mais je ne la trouve peut-être pas tout à fait assez cuite.

—Après dîner Mlle Lili, âgée de trois ans, chante *Pigeon vole*. Et elle bat la mesure avec énergie.

—Tu vas te faire mal, ma chérie dit la mère.

—Non...non, dit la petite, je fais le *cocher de musiciens*.

—Ce Bébé est un intarissable petit faiseur de nouvelles à la main. L'autre jour encore, c'est chez le pâtissier qu'il eut une boutade d'une charmante ingénuité. Sa mère lui demande :

— Quel gâteau aimes-tu le mieux ?

Lui, sans hésiter :

—Celui qui dure le plus longtemps.

—Au restaurant.

Deux villageois sont venus à Paris pour une affaire d'intérêt qui a bien tourné. Aussi, le soir, vont-ils s'attabler chez un grand restaurateur. Après le dîner, le garçon leur apporte à chacun un cure-dents sur une assiette.

Le premier regarde son cure-dents, puis prend sa fourchette et s'efforce de le couper. Mais le second villageois a regardé autour de lui comment font "les autres" ; il se penche vers son ami et lui dit tout bas :

—Ça ne se mange pas !...ça se suce seulement !

L'ETHERISATION.

L'abolition momentanée de la sensibilité dans l'homme, et par conséquent la suppression de la douleur pendant un temps déterminé, au moyen des vapeurs de l'éther ou du chloroforme, est une des plus précieuses conquêtes que la science ait faites. Lorsqu'on soumet un sujet à l'inhalation des vapeurs de ces deux agents, voici les phénomènes qui s'accomplissent.

Arrivé dans le poumon par la respiration, l'éther est rapidement absorbé, et, comme signe de son action, la chaleur générale du corps commence à s'élever, et le sang afflue vers la tête. Une excitation générale de l'individu se manifeste. L'œil est brillant, la vue est trouble, quelques vertiges se font sentir, enfin une certaine loquacité indique déjà une action marquée sur le cerveau. A ces premiers symptômes en succèdent d'autres plus marqués. Le délire ne tarde pas à se montrer et se traduit, soit par une gaieté expansive et des rires désordonnés, soit par des larmes involontaires. Des rêves bizarres envahissent le cerveau. Cependant cette excitation physique disparaît peu à peu, la prostration succède à l'activité, la face pâlit, les paupières s'abaissent, et un sommeil profond s'empare du patient. Ce sommeil provoqué par l'éther ressemble d'une manière extraordinaire à celui de la mort, et dans les premières expériences d'éthérisation plus d'un opérateur a tremblé de ne pas voir son malade se réveiller, tant ce corps inerte et pâle ressemblait à un cadavre ! Dans cet état de léthargie complète, la sensibilité, qui avait déjà commencé à s'ébranler, disparaît entièrement, et l'individu peut être soumis sans rien ressentir aux opérations les plus cruelles. Armé du fer, le chirurgien peut impunément trancher, couper le corps et les membres : le patient, semblable à un mort, ne trahit pas la plus légère souffrance : pas un muscle de la face ne bouge, pas le moindre frémissement des parties soumises à l'opération ne révèle que la vie physique subsiste encore.

Et, chose remarquable, pendant que le corps de l'homme est ainsi frappé d'une mort temporaire, l'âme, emportée en des sphères nouvelles, s'exalte dans le ravissement de conceptions sublimes ou d'imaginaires grandioses. Il y a là, d'une manière évidente, comme une séparation de l'âme et du corps, dont le lien est momentanément relâché. Incrédules, qui dans l'homme ne voyez que la matière, et qui niez l'existence d'une âme immatérielle, cette expérience suffira-t-elle à vous convaincre ?